NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 N° 2 April-June 1999

Genèse et croissance du christianisme

Jean RADERMAKERS (s.j.)

p. 274 - 287

https://www.nrt.be/en/articles/genese-et-croissance-du-christianisme-356

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Genèse et croissance du christianisme

Les origines du christianisme ne cessent de fasciner les chercheurs: comment l'Église du Christ s'est-elle détachée du judaïsme porteur pour prendre son autonomie, et par quelles crises est-elle passée avant de trouver son identité? Dans la foulée des Goguel, Goppelt, Daniélou, Conzelmann, pour ne parler que de l'Europe, des historiens et des exégètes se mettent à compulser les archives et l'album de famille afin de s'expliquer le surgissement et la première expansion du christianisme. Nous présentons ici quelques essais récents touchant cette question.

I. - L'enfance du christianisme

Le premier[1] est l'œuvre d'un vétéran de l'exégèse et de l'histoire des religions. Étienne Trocmé, protestant, bien connu depuis son travail sur *«Le livre des Actes» et l'histoire* (1959), mais plus encore sans doute par sa participation aux émissions *Corpus Christi*, fut longtemps professeur de Nouveau Testament à l'Université de Strasbourg. Il livre ici le meilleur de 40 années de recherches et de réflexions. La couverture du volume reproduit une icône byzantine représentant Pierre et Paul soutenant l'Église du Ressuscité, sous le regard d'un Christ rayonnant aux mains ouvertes. C'est à la fois un symbole et le projet de l'ouvrage.

Trois grandes parties dessinent son propos: un essai d'explication de la naissance de l'Église du sein du judaïsme (chap. 1 à 4) — l'épopée de Paul, missionnaire des païens (chap. 5 à 8) — l'accès du christianisme à l'âge adulte (chap. 9 à 13). Présenté en grands caractères et de manière aérée, le livre se lit agréablement; le style est alerte, vivant, en même temps sobre et précis. Aucun appareil scientifique, et pourtant, pas d'à peu près; aucun souci encyclopédique, mais des références, aux sources scripturaires; pas de discussions polémiques, mais une position personnelle, qui se déroule fermement, avec netteté. Bref, un travail de grande maturité!

---

1. É. Trocmé, *L'enfance du christianisme*, Paris, Noêsis, 1997, 23x14, 219 p., 130 FF.

Il commence par brosser un tableau du judaïsme au début de notre ère, en s'aidant de Philon et de Flavius Josèphe, puis il évoque fort brièvement la venue de Jésus, précédé par Jean Baptiste. Il s'attache ensuite à saisir les grands traits de la première Église de Jérusalem, dont l'organisation lui semble calquée sur le mouvement essénien: vie liturgique, partage des biens, cohésion des membres. Dans cette jeune communauté eccclésiale, il discerne deux tendances autour de deux protagonistes: Jacques, le frère du Seigneur, présenté comme un véritable calife davidique, et même comme l'«évêque universel» (!), et Pierre, le porte-parole des Douze, lequel doit fuir Jérusalem et perd ainsi son rôle de chef incontesté. Sous l'impulsion de Jacques, l'accent est mis dans l'Église sur l'observance de type pharisien. On aimerait apporter quelques nuances à cette vision cavalière des situations et des événements. Puis, l'A. donne une place importante à ce qu'il appelle «la relance des Hellénistes». Ce mouvement dont parlent les Actes aurait à son actif: la fondation d'églises locales émigrées des synagogues, avec préoccupation missionnaire, sans doute le nom de «chrétiens» et la rédaction d'un premier noyau de l'évangile de Marc.

L'A. aborde ensuite l'aventure paulinienne. Il est manifestement séduit par cette grande figure, zélote acharné dont il raconte la «conversion» à la suite de l'apparition du Ressuscité sur la route de Damas, revirement qui lui vaudra la méfiance de ses frères juifs. Viennent alors, avec Barnabas, les premières entreprises missionnaires pour lesquelles l'A. suit la relation des Actes des apôtres, vu le peu de précision des lettres pauliniennes. Brisant avec la conception judaïsante de nombre de ses frères, Paul ouvre l'Église aux païens dans des communautés mixtes, et il publie comme manifeste de cette «liberté chrétienne» son épître aux Galates: l'appartenance ethnique des convertis ne peut prendre le pas sur le salut apporté par Jésus-Christ. C'est pour Paul «la fuite en avant»: rupture avec le judaïsme, développement d'un programme autonome de mission qu'il met en œuvre sur le continent européen, en Macédoine et en Grèce. Le voilà promu «chef d'Église», c'est-à-dire «autorité suprême reconnue par une douzaine d'Églises locales... à peu près toutes fondées par lui...» Quand, après l'évangélisation de l'Asie Mineure, il reprend contact avec Jérusalem, c'est l'échec: l'épreuve qui le mène, de prison en prison, à Rome pour y être exécuté, en 63 ou 64.

La troisième partie commence avec «la grande crise des années 60»: Pierre et Paul sont martyrisés et Jacques est mis à mort; puis c'est la révolte contre Rome et la chute de Jérusalem, tandis que

s'allument de violents conflits dans le judaïsme palestinien. L'Église a fui vers le nord et bientôt vient la rupture d'avec la Synagogue. À ce moment, deux courants divisent la communauté chrétienne. L'un prend l'initiative d'une «contre-offensive» missionnaire pour tenter de gagner le judaïsme; l'évangile de Matthieu et la lettre de Jacques en seraient les témoins. L'autre assume l'héritage de Paul et poursuit son travail; il serait représenté par Luc-Actes, les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens et les lettres pastorales. Sortant enfin de ces crises de croissance, vers la fin du Ier siècle, la chrétienté serait alors parvenue à l'âge adulte, produisant des textes décisifs comme les écrits johanniques, témoins de la déchirure juive, l'épître aux Hébreux, la Didachê, les lettres de Pierre, de Clément, d'Ignace. Avec l'évangile johannique, écrit l'A., nous avons «l'expression la plus parfaite d'un christianisme arrivé à sa maturité». Un dernier chapitre décrit le processus d'hellénisation du christianisme, qui avait débuté dès les missions de Paul. Cette fresque finale ne forcera pas la conviction de tous les spécialistes; à plus d'un elle paraîtra idéalisée, voire caricaturée, mais elle ne laisse pas d'impressionner.

Ce bref résumé de l'œuvre manifeste à la fois son ambition et ses limites. Vouloir reconstruire «l'enfance du christianisme», malgré les lacunes de nos sources et l'ignorance où nous sommes d'éléments qui ont pu être déterminants dans la croissance ecclésiale, a quelque chose de démesuré. On peut se demander, par exemple, si les Hellénistes ont eu la vie aussi dure, ou si la «contre-offensive» chrétienne a réellement existé, ou encore si l'élaboration des écrits néotestamentaires est conforme aux vues de l'A. De façon plus générale, ne majore-t-il pas l'élément de rupture entre christianisme et judaïsme au détriment de la continuité établie par les écrits du N.T. et par les faits? Néanmoins, sa brillante tentative met en évidence la pluralité des courants au départ de la chrétienté et elle donne du poids à des faits souvent négligés dans l'histoire des premières communautés. Certaines mises en question de l'historicité d'événements de la vie de Jésus ou des premières églises pourront indisposer quelques lecteurs, mais les positions de l'A. restent en général mesurées. On retrouve dans ce livre une conception de sociologue religieux qui tente de comprendre par des faits de société les soubresauts d'une chrétienté en croissance. On ne peut lui en faire grief, mais tout n'est peut-être pas «expliqué» pour autant. Quoi qu'il en soit, la publication de ce volume nous rend service. Il rappellera aux vieux chrétiens du troisième millénaire les émerveillements, les tâtonnements, les souffrances et les blessures de leur enfance.

II. - Avant la naissance des dogmes?

La seconde étude est signée par l'infatigable chercheur de l'*École Biblique* de Jérusalem, le Père Boismard[2], fameux par ses *Synopses évangéliques* et ses travaux sur la préhistoire des évangiles et des Actes des apôtres. Ce volume suit de près un autre, né de la même recherche[3] sur l'humanité de Jésus et la manière dont la foi chrétienne s'est élaborée avant la fixation des dogmes, vers les années 30 à 80 de notre ère. C'est progressivement, en effet, que les apôtres et les disciples ont pris conscience de la divinité du Christ et du mystère trinitaire. L'étude se concentre sur les textes du Nouveau Testament, et sur ceux de l'Ancien qui les éclairent. Le livre est écrit dans un style limpide, facilement accessible à un lecteur chrétien non spécialisé, mais averti.

L'A. débute par la question de l'existence du Dieu de la Bible, et il s'interroge sur la manière dont l'homme moderne peut le découvrir en soi-même, par une expérience intime du Dieu d'amour. Mais surgit la question du Mal: pourquoi Dieu le permet-Il? Pour tenter une réponse, il faut d'abord analyser la genèse de la foi chrétienne et son contenu initial. Les auditeurs de Jésus espéraient la venue sur terre du «Royaume de Dieu» et ils le prenaient pour le roi attendu: le Christ, c'est-à-dire l'Oint; l'avènement de ce Royaume impliquait la croyance en la résurrection après la mort. Une exigence éthique lui était associée, réglant dès l'ici-bas les rapports avec le prochain dans la bonne entente et la justice.

Le livre aborde ensuite la manière dont s'est développée la foi en Dieu et en son Envoyé, le Christ. En rappelant la foi d'Abraham, il étudie le sens de l'acte de «croire» dans les Évangiles et les Actes, puis chez Paul et Jean: croire aux Écritures, croire que Jésus est Dieu, recevoir sa Parole. Jusque là, pas question de dogmes! Mais des titres sont donnés à Jésus: Fils de Dieu, Fils de l'homme; sont-ils des expressions de sa divinité? Il ne semble pas, d'après l'A., qui prospecte l'évangile de Marc, puis celui de Jean, à la recherche de la conscience christique. Pour Marc, «Jésus reconnaît qu'il n'est pas Dieu» (p.78), mais il doit porter la parole de Dieu comme roi

---

2. M.-É. BOISMARD, *À l'aube du christianisme. Avant la naissance des dogmes*, coll. Théologies, Paris, Cerf, 1998, 23x14, 182 p., 95 FF.

3. ID., *Jésus, un homme de Nazareth, raconté par Marc l'évangéliste*, coll. Théologies, Paris, Cerf, 1996, 23x14, 216 p., 95 FF. Rappelons que dans ce volume, l'A. met en évidence le caractère véritablement humain de Jésus selon Mc, jusqu'à réduire considérablement la conscience qu'il eût pu avoir de sa divinité.

et prophète des temps nouveaux. Jean affirme bien la divinité de Jésus, mais l'A. discerne une évolution dans sa christologie; les premières couches rédactionnelles n'y accèdent pas encore. Il semblerait que la parole de l'institution eucharistique: «Ceci, c'est moi» (*Mc 14*, 22, reprise en *Jn 6*, 35) signale cette accession. Passant à Paul, l'A. examine les hymnes repris par l'apôtre (*Col 1*, 15-20 et *Ph 2*, 6-11) et conclut que le titre de «Fils» attribué à Jésus n'est pas appellation divine, mais simple titre royal. L'enquête se poursuit dans les lettres pauliniennes (*1 Co 8*, 6; *Rm 9*, 5) sans apport positif clair. Ce serait seulement vers les années 80 que l'on aurait ajouté en *Jn 1*, 1 «la Parole était Dieu» et en *Tt 2*, 13 «notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ», «sous l'effet de l'Esprit de vérité» (cf. *Jn 16*, 12-13). Est liée à la confession de la divinité du Christ l'affirmation de la maternité virginale de Marie, mais les textes de *Mt 1*, 20-23 et *Lc 1*, 35 sont tardifs (vers 80-85), estime encore l'A.

Le mystère de la Trinité est rapidement traité, car, selon l'A, on ne pouvait l'affirmer qu'une fois admise la divinité du Christ, et donc pas avant la fin du Ier siècle. Ce qu'on appelle «formules trinitaires» (*Mt 28*, 19) ou «modèles ternaires» de Paul (*1 Co 6*, 9-11; *12*, 4-6; *2 Co 13*, 13; *Ph 2*, 1) et d'*Ap 1*, 4-5, seraient de simples formulations de type juif et non des affirmations trinitaires nettes. Peut-être est-ce à partir du récit du baptême de Jésus (*Mc 1*, 10-11 par.) que se serait élaboré le mystère de la Trinité, suggéré par le prologue de Jean. Quant au mystère de la rédemption, il faut repartir de l'A.T., avec l'exode d'Égypte et celui de Babylone, pour percevoir le sens du «rachat» ou de la «délivrance» repris dans le N.T.: textes de Paul (*Col 1*, 13-14; *Rm 7*, 14-20; *8*, 2-4) et de Pierre (*1 P 1*, 18-19; *2*, 9-10). Il s'agit de savoir ce que signifie «rémission des péchés», et l'A., après examen des textes, élimine la signification expiatoire ou propitiatoire au profit de la notion de repentir. Seule résiste la lettre aux Hébreux, imprégnée du ritualisme juif concernant le sang. En fait, Jésus obéit à Dieu, effaçant par là les effets de notre désobéissance à la Loi divine. Enfin, quel est le destin ultime des «impies»? Seraient-ils livrés à des peines éternelles, faisant ainsi échec au Dieu-Amour? Repartant de la symbolique du feu dans l'A.T., l'A. adopte la perspective juive d'un anéantissement des réprouvés; ce devait être la représentation première, à laquelle les textes tardifs (l'Apocalypse, p. ex.) auraient substitué des peines éternelles, en raison de l'immortalité de l'âme. Or c'est l'homme qui se voue au néant en anéantissant Dieu. Ainsi pense notre A.

Une brève conclusion reprend les idées développées au fil de l'essai. L'A. a le mérite d'examiner les textes et de les discuter, mais, tout en s'attachant à leur littéralité, il les taxe éventuellement

de «tardifs» quand ils gênent son raisonnement. Nous lui faisons un double grief: celui de «dogmatiser» en imposant sa propre représentation des conceptions et du langage des premières églises, et celui de ne pas assez prendre au sérieux la réalité existentielle de la foi des disciples de Jésus. Celle-ci consistait en une adhésion personnelle au Christ tel qu'il s'était livré à eux, et tel qu'il se livre à nous à travers ses témoins au long des siècles. Ces témoins, en effet, donnent chair aux «textes» du Nouveau Testament: «Considérez comment leur vie s'est terminée et imitez leur foi. Jésus Christ est le même, hier et aujourd'hui; il le sera pour l'éternité» (*He 13*, 7-8).

Les dogmes sont venus sceller dans un langage officiel une foi qui était d'ores et déjà adhésion à la personne de Jésus, homme et Dieu, en développant un discours capable de l'exprimer de façon précise et en termes rigoureux. Si Paul n'utilise pas encore le vocabulaire technique pour parler de la divinité de Jésus ou bien de la Trinité, sa foi dans le Christ Seigneur et dans le Dieu trinitaire apparaît formellement sous sa plume, comme en *1 Co 12*, 4-6. Il en va de même pour la théologie de la rédemption, plus élaborée et plus nuancée dès les débuts que ne le prétend l'A. Avant de naître, les dogmes chrétiens étaient déjà conçus au sein de la foi d'Israël et portés par celle des premiers disciples du Christ; le langage pour les formuler commençait à se balbutier. Bref, comme toute approche du réel, la foi s'exprime dans des modes de parler divers, approximatifs, tâtonnants, ou plus formalisés, et finalement dogmatiques, *mais elle ne s'y enferme pas*. Une ambiguïté plane sur ce livre. On pourrait croire que, si les énoncés dogmatiques ne nous parlent pas, nous n'avons qu'à retourner aux manières de parler d'avant les dogmes, car la foi était plus acceptable alors! Est-ce vrai? Faut-il revoir notre foi à la baisse? Ce retour en arrière aujourd'hui n'entraînerait-il pas un appauvrissement de notre foi et une réduction à l'humain? Tel n'est sans doute pas le propos de l'A., mais gardons-nous des effets secondaires pervers de la lecture de ce livre; ils ne sont pas improbables.

III. - Le christianisme en genèse

D'un type nouveau, l'ouvrage[4] de deux professeurs de la même *École Biblique* de Jérusalem — l'un historien, Justin Taylor, et

4. **É. Nodet et J. Taylor, *Essai sur les origines du christianisme. Une secte éclatée*, coll. Initiations bibliques, Paris, Cerf, 1998, 22x14, 429 p., 195 FF.**

l'autre spécialiste du judaïsme, Étienne Nodet —, s'attache aussi à éclairer les origines chrétiennes. Ils le font par un biais original, mais étonnamment fécond: celui des institutions, en particulier le baptême et l'eucharistie, intimement liés dans les églises d'autrefois comme d'aujourd'hui. Nous trouvons là des pratiques et un langage qui, en évoluant, désignent leur milieu d'origine et leurs communautés d'adoption. À l'encontre des deux essais précédemment recensés, le texte est dense, en petits caractères, bourré de notes, presque sans marges. Il faut de la détermination pour en poursuivre la lecture, passionnante au demeurant pour le spécialiste: exégète, historien ou théologien.

Six grands chapitres divisent le travail. Le premier, fondamental, explique la méthode et développe «les points de départ». Il s'agit des sources chrétiennes et juives sur lesquelles s'appuient les A.; Philon et Josèphe y ont droit de cité. Il faut ajouter les documents esséniens, dont ceux de Qumrân, les écrits rabbiniques et le double ouvrage lucanien. À titre exemplatif, sont présentés deux épisodes tirés des Actes, significatifs en raison des coutumes et des mentalités qu'ils révèlent: celui de Pierre invité chez le centurion Corneille (*Ac 10-11*) et celui de Paul à Troas, célébrant l'eucharistie après avoir relevé un jeune homme tombé de la fenêtre (*Ac 20*, 6-12). Deux milieux d'origine, deux institutions essentielles: baptême et fraction du pain.

Le chap. 2 commence l'enquête sur ces deux pratiques pour en rechercher la signification. Baptême de Jean et messianisme, de tradition essénienne, puis baptême de Jésus et des chrétiens dans un milieu ecclésial proche de l'essénisme. La «fraction du pain» est éclairée par la dernière Cène et son rapport avec la Pâque, puis par sa pratique dans les communautés, qui signale une modification du sens initial. Ainsi le christianisme, né dans un milieu marginal ayant ses institutions et ses valeurs propres, renouvelle celui-ci grâce à l'avènement de Jésus, avant d'être remodelé par l'ouverture aux païens.

Dès lors, cinq points apparaissent comme nécessitant une enquête minutieuse; ils font l'objet des chapitres suivants: l'importance de la Galilée comme communauté d'origine du Nazoréen; la permanence du baptême chrétien, analogue à celui des prosélytes, alors que les traditions rabbiniques de Galilée n'ont pas pénétré dans le monde gréco-romain; le milieu essénien comme trait d'union entre le christianisme paulinien et le judaïsme rabbinique; les données des Actes sur les crises traversées par les communautés; les problèmes théologiques et institutionnels posés par la mission.

Les A. sondent les sources galiléennes et Josèphe, pour décrire avec précision la situation de la Galilée jusqu'à Jésus (chap. 3), jetant une lumière nouvelle sur la vie interne des communautés autour de leur rabbi et des maîtres spirituels. Puis c'est l'histoire de la Galilée autour des années 70 (chap. 4), jusqu'à la rédaction de la Mishna, avec les figures de proue comme Yohanan ben Zakkaï et Gamaliel II: ses observances propres et son opposition entre villes et campagnes. Le chap. 5 s'attache à montrer les affinités entre Nazoréens et Juifs en Palestine du IIe siècle et l'évolution des institutions, en particulier les confréries (*habûrot*), les écoles, le baptême des prosélytes comme rite d'accès à l'Alliance. À cette lumière, la position de Jacques de Jérusalem dans le débat évoqué en *Ac 15*, 12-22, et celle des évêques juifs qui lui ont succédé, face aux judaïsants, se comprennent mieux, de même que le rapport entre rabbins de la Mishna (tannaïtes) et chrétiens en matière de messianisme, de référence à l'Écriture et d'observances. Suivent quelques pages lumineuses en forme de bilan (p. 250-269) concernant la formation du judaïsme rabbinique et les conflits autour des judéo-chrétiens; la rédaction des évangiles avec la superposition d'événements dans une sorte d'«actualisation prophétique», se trouve du coup placée sous un jour nouveau.

Le chap. 6 examine un problème essentiel: comment, au sein de tendances théologiques diverses et de rapports conflictuels avec les Juifs, les chrétiens sont-ils parvenus, au cœur de l'empire romain, à se reconnaître et à trouver leur unité? Le catalyseur paraît être la mission qui consacre le passage des disciples à un prosélytisme actif. À l'aide de Josèphe et des Actes, les A. examinent la situation des Juifs et des chrétiens dans les grandes villes de l'empire: Rome, Alexandrie, Antioche, puis Éphèse et Corinthe; une comparaison rigoureuse entre les deux versions des Actes (texte alexandrin et occidental) s'avère ici déterminante. On retourne alors à Jérusalem et en Galilée, afin de percevoir les éléments qui assurent la permanence du mouvement chrétien à travers les situations variées et l'évolution des événements politiques et religieux. C'est à une véritable relecture des Actes des apôtres, profondément renouvelée, que nous convient les A.

Reste alors à appréhender le dynamisme théologique qui s'est fait jour au travers de cette longue histoire pleine d'aléas, de conflits et d'imprévus. C'est l'objet du chap. 7 intitulé «La Pâque, la Pentecôte et l'Alliance», où sont renoués tous les fils de l'enquête dans une magistrale synthèse dont la portée ne peut être saisie que si l'on a suivi pas à pas l'établissement du dossier. La structure d'Alliance messianique, caractéristique de Qumrân, se mani-

feste comme l'amalgame qui a permis de lier Pâques et Pentecôte dans la spécificité chrétienne. Jésus apparaît ainsi comme le greffon qui a renouvelé l'arbre d'Israël sans entamer la racine et en donnant une vigueur nouvelle à la sève ancestrale. Quelques pages de conclusions, pénétrantes et suggestives, dressent un bilan du parcours et esquissent quelques perspectives d'approfondissement. Nous en extrayons une phrase qui corrige heureusement la position du P. Boismard: «Ce n'est pas la théologie qui a créé des dogmes, mais au contraire ce sont des dogmes et des coutumes, plus ou moins clairement formulés dès l'origine mais très stables, qui, à l'occasion de controverses, ont suscité des réflexions systématiques inspirées de différents courants philosophiques» (p. 425).

Bref, les A. nous offrent une réinterprétation des origines chrétiennes fondée sur une recherche rigoureuse où chaque point est patiemment élucidé. Ils ont accumulé une quantité impressionnante d'éléments qui font de cet «essai» une source privilégiée de documentation particulièrement riche. Ce livre est désormais fondamental pour resituer le N.T., particulièrement les évangiles et les débuts de l'Église dans le cadre réel, et non dans le monde imaginaire trop souvent ressassé. C'est une invitation à nous mettre au travail.

Inutile de dire que nous nous sentons davantage en consonance avec É. Nodet et J. Taylor qu'avec les deux études précédentes. Pourtant nous avons affaire ici à une étude de sociologie religieuse, comme la première, et à une étude de textes, comme la seconde. Mais quelle différence de méthode! L'analyse se déroule pas à pas, avec la précision d'une enquête judiciaire, et les pièces du dossier sont minutieusement vérifiées. Les questions non résolues et les hypothèses nouvelles sont notées avec clarté. Il s'en dégage une impression extraordinaire de cohérence, qui entraîne la conviction et qui donne une vision plus juste et équilibrée du développement de cette petite communauté chrétienne, fragile en ses débuts et cependant emportée irrésistiblement dans un courant qui la dépasse. La considération de gestes et de rites plutôt que la discussion à propos d'interprétations de faits ou de discours s'avère payante. Les coutumes et les observances «déterminent des structures mentales» à l'intérieur d'une démarche d'obéissance qui donne l'autorité pour parler et l'assurance pour rendre un témoignage engagé.

IV. - Un projet chrétien de société?

Encore une étude de type sociologique[5], qui recoupe en partie certaines analyses de l'essai précédent, mais dans une perspective plus limitée. La visée de cet ouvrage est de faire ressortir la pensée sociale engagée dans le récit de l'évangile de Luc et des Actes des apôtres. Le projet de Jésus était l'établissement du Règne de Dieu sur terre; on peut dès lors étudier le christianisme comme un mouvement religieux et social dans des sociétés humaines concrètes (cf. le manifeste de Nazareth en *Lc 4*, 16-22). La foi, le religieux, la théologie ne suffisent pas: le missionnaire doit entreprendre des actions sociales, inhabituelles, dans le cadre de la société originelle, car devenir chrétien implique une rupture par rapport au mode de vie courant. Le chrétien élabore un cadre social pour le salut. Telle est l'optique de la thèse que l'A., japonais, a défendue à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Il va donc fouiller la littérature lucanienne pour en dégager «la pensée sociale»: situation historique des acteurs et de la rédaction, et position idéologique du texte, celle de l'auteur en son milieu concret.

Après avoir établi la validité de son enquête, il étudie et critique, dans de longs prolégomènes, la théorie de son unique devancier Esler (communauté mixte issue de juifs et de païens), puis il développe une théorie des types de société du point de vue de l'anthropologie sociale; il en tire quatre modèles (japonais, indien, chinois et occidental).

Passant alors à l'examen de la pensée sociale de son auteur, il s'efforce de saisir l'image de la société juive en Luc-Actes: hésitation entre le maintien de son identité et l'ouverture au monde ambiant. À partir des textes, l'A. passe en revue la nature des liens religieux, puis les rapports entre personnes, les catégories sociales et les comportements de solidarité ou d'exclusion, les contacts avec les non-juifs et les questions posées par la domination romaine. Dans une deuxième partie, il trace un portrait de la société gréco-romaine suivant les données lucaniennes: domination impériale, relations sociales, situation religieuse des païens. L'A. estime la vision de Luc-Actes fortement idéalisée: survalorisation de la liberté sociale, religieuse, culturelle et économique dont jouit le monde gréco-romain. La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à la perspective sociale du christianisme dans la pensée luca-

---

5. T. KATO, *La pensée sociale de Luc-Actes*, coll. Études d'histoire et de philosophie religieuses, 76, Paris, P.U.F., 1997, 24x16, XII-337 p., 198 FF.

nienne. L'A. traite ici longuement de l'«universalisme» de type humaniste présent dans l'œuvre de Luc: «Dieu ne fait pas acception de personnes» (*Ac 10*, 34). Dieu étant impartial, tous sont égaux en humanité, mais les agents chrétiens détiennent un pouvoir divin: prétention exorbitante! Comment, dès lors, sont-ils perçus, à la suite de Jésus, dans la société juive, dans la communauté chrétienne elle-même et dans la société païenne? Que signifie la mission? Comment se situe le judéo-centrisme chrétien? L'A. débat ces questions dont l'enjeu est la sauvegarde de l'identité chrétienne, et il examine les positions de Pierre, de Paul, des judaïsants, de l'assemblée de Jérusalem, de Paul à Rome. Cet examen des textes lui permet d'établir une structure lucanienne de la position universaliste du christianisme. Reparcourant les différentes classes de la société du temps, il énumère les organisations sociales proposées par les chrétiens au sein des systèmes politiques existants.

Il conclut en dégageant la perspective qu'il lit dans les textes: «Luc-Actes est un livre qui propose un projet idéologique d'un nouveau monde chrétien. Ce nouveau monde est un élargissement universaliste de l'idéologie théologiquement justifiable de la société juive par l'adoption de la structure sociale de la domination universaliste du monde gréco-romain. Le mouvement chrétien en Luc-Actes sauvegarde sa perspective universaliste par l'introduction de la notion de «païens» et par l'adoption de la structure sociale en deux couches du monde gréco-romain. Mais du point de vue du monde où coexistent différents types de société incompatibles, le projet du nouveau monde chrétien de Luc-Actes est inacceptable» (p. 355). Reprenant alors les quatre types de société proposés auparavant, il constate que dans les sociétés japonaise, chinoise ou indienne, le christianisme ne peut que rester marginal; seule une société juive ou occidentale peut l'adopter. Ce projet lucanien est donc «fondamentalement régionaliste».

Cette analyse et ce raisonnement persuadront-ils les lecteurs? Ce n'est pas sûr. Certes, l'œuvre de Luc contient de nombreuses notations de type sociologique, mais peut-on dire que «le sujet de Luc-Actes est l'activité sociale du mouvement chrétien à ses débuts», comme l'affirme l'A.? N'est-ce pas plutôt la vie d'une communauté qui prend au sérieux l'action de l'Esprit Saint et qui invite ses lecteurs à faire de même à leur époque et dans leur milieu? Si Luc propose à ses auditeurs des orientations de vie, qui ont évidemment leur répercussion sur le plan social, ce n'est pas pour pousser le projet idéologique d'un nouveau monde chrétien, mais pour inviter à écouter l'Esprit Saint et à témoigner de son

œuvre dans le monde tel qu'il existe (cf. *Lc 1*, 1-4). Le propos était de faire entrer les informations de Luc-Actes sur la société de son temps dans une théorie sociologique. Entreprise hasardeuse! Bien sûr, l'analyse des textes est intéressante à plus d'un titre: beaucoup de vues pénétrantes et de justes observations; l'attention qu'il porte aux faits sociaux est éclairante. Mais l'essai des Pères Nodet et Taylor nous paraît autrement convaincant et tellement plus fiable! Le livre se lit assez aisément; le style est généralement clair, parfois compliqué, avec une tendance répétitive; l'information est vaste et précise. Thèse intéressante, mais à visée limitée!

V. - La succession apostolique

Travailleur opiniâtre, l'A., qui est professeur d'exégèse du Nouveau Testament, met sa compétence interprétative de la Bible et le fruit de ses recherches historiques au service de l'œcuménisme et de l'unité des chrétiens. Toute son œuvre, en effet, est centrée sur l'articulation entre l'Écriture et la Tradition. Le but de cet ouvage[6] est de vérifier, à partir des textes, l'existence d'un magistère doctrinal dès les débuts de l'Église, et la pratique de la transmission du ministère reçu du Christ, et cela, selon l'intention des apôtres eux-mêmes, relayant celle de Jésus. Sur ce point, catholiques et protestants se divisent, en raison de la date plus ou moins tardive de certains écrits néotestamentaires: les épîtres pauliniennes dites «pastorales», celles de Pierre et la lettre aux Hébreux.

L'A. met au point une méthode susceptible de discerner les dépendances mutuelles de ces écrits apostoliques, en se basant à la fois sur la pensée théologique de leurs auteurs et sur l'emploi de groupes de mots ou d'expressions caractéristiques démontrant une influence ou un emprunt. Dans un chapitre préliminaire, il étudie l'origine des ministères ordonnés chez Luc et dans les épîtres. Cette analyse sert d'outil pour la réflexion ultérieure. Les rapports entre la lettre de Jacques et les écrits pauliniens sont ensuite envisagés, et l'A. conclut que Jacques et Paul ont dû œuvrer ensemble de telle manière que la synthèse doctrinale de l'épître aux Romains — l'Église comme peuple de Dieu — a pu surgir de leur dialogue. Chemin faisant, une datation précise est

6. Ph. ROLLAND, *La succession apostolique dans le Nouveau Testament*, Paris, Édit. de Paris, 1997, 24x16, 123 p., 124 FF.

recherchée concernant les lettres de Paul et son arrestation (printemps 58) et la lettre de Jacques (été 57). Il suit alors la chaîne des témoignages, des apôtres à saint Irénée, entre 60 et 177, et il examine leur fiabilité, contestant par ailleurs la théorie de la pseudonymie apostolique, courante aujourd'hui pour fixer une date tardive des lettres apostoliques. En analysant la langue des épîtres supposées inauthentiques et leurs rapports littéraires, il détermine une chronologie relative: Romains — Tite — 1 Pierre — Hébreux, avant la guerre juive de 66-70. Il y reconnaît l'existence de la succession apostolique telle que décrite par Clément de Rome (en 95).

Il lui reste alors à déterminer la date des lettres à Timothée, de la 1re épître de Pierre et de la lettre aux Éphésiens, en utilisant la même méthode comparative, confrontant la cohérence théologique des auteurs avec les expressions qu'ils emploient, concluant à leur interdépendance. De la sorte, il arrive à placer les lettres à Tite et à Timothée entre Romains et 1 Pierre, puis Colossiens et Éphésiens avant Hébreux. Dès lors, il faut attribuer aux apôtres eux-mêmes la mise en place d'une succession apostolique, et non à des anonymes de la génération suivante.

On est frappé par la masse des données examinées au long de cet exposé où l'A. allie la rigueur scientifique au souci de montrer aux chrétiens avertis le bien-fondé de la Tradition. Les spécialistes seront-ils convaincus? Sans doute les arguments bien étayés de l'A., le brassage des données précises et variées forcent l'admiration, et peut-être l'adhésion d'un certain nombre. Mais le critère des emprunts mutuels et des rapports d'antériorité relative ou absolue entre les écrits est d'un maniement délicat. De toute manière, il y a là ample matière à réflexion, qui pourrait mettre en cause des solutions encore communément admises, comme l'inauthenticité de certaines épîtres ou la pseudonymie apostolique.

Une des qualités majeures de ce petit volume est la confrontation entre des textes d'auteurs du Nouveau Testament, spécialement des lettres apostoliques. Elle révèle des similitudes et sans doute des contacts ou des emprunts difficilement détectables par un autre moyen. Ainsi l'A. pense-t-il avoir démontré la thèse qu'il soutient dans deux de ses œuvres précédentes: *Les Ambassadeurs du Christ, ministère pastoral et Nouveau Testament* (Cerf, 1991) et *Présentation du Nouveau Testament selon l'ordre chronologique et la structure littéraire des écrits apostoliques* (Éditions de Paris, 1995).

Ces ouvrages récents — parmi lesquels nous privilégions le troisième et le dernier — remettent en question plusieurs idées cou-

rantes concernant l'évolution du christianisme naissant. Si leurs conclusions ne sont pas unanimes, elles contribuent néanmoins à nous alerter sur la complexité des faits et nous invitent à une revision patiente de nos connaissances historiques et sociales du milieu d'origine des textes néotestamentaires, mais aussi des premières Églises.

B-1150 Bruxelles
Rue du Collège St-Michel, 60

Jean RADERMAKERS, S.J.
Institut d'Études Théologiques

Sommaire. — Des ouvrages récents sur la genèse et la croissance du christianisme remettent en question plusieurs idées courantes concernant l'évolution de celui-ci. Si leurs conclusions ne sont pas unanimes, elles contribuent néanmoins à nous alerter sur la complexité des faits et nous invitent à une révision patiente de nos connaissances historiques et sociales du milieu d'origine des textes néotestamentaires, mais aussi des premières églises.

Summary. — A number of recent studies discussing the genesis and growth of Christianity challenge several widespread ideas concerning the evolution of the nascent Church. Their conclusions, though not unanimous, draw our attention to a great complexity. They suggest a patient revaluation of our historic and social understanding of the milieu in which originated both the New Testament texts and the early Churches.